

Une Esthétique de la complexité

Le kitsch dans les œuvres d'Edgar Morin et de Jean-Louis Le Moigne

Baptiste Rappin



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/leportique/3663>

DOI: 10.4000/leportique.3663

ISSN: 1777-5280

Publisher

Association "Les Amis du Portique"

Printed version

Date of publication: 1 March 2017

Number of pages: 307-321

ISSN: 1283-8594

Electronic reference

Baptiste Rappin, "Une Esthétique de la complexité", *Le Portique* [Online], 39-40 | 2017, document 2, Online since 20 January 2019, connection on 25 March 2021. URL: <http://journals.openedition.org/leportique/3663> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/leportique.3663>

This text was automatically generated on 25 March 2021.

Tous droits réservés

Une Esthétique de la complexité

Le kitsch dans les œuvres d'Edgar Morin et de Jean-Louis Le Moigne

Baptiste Rappin

Introduction

- 1 C'est d'un article aussi incisif que cocasse du philosophe Pascal Engel, promoteur de la tradition analytique sur le continent, que nous avons puisé l'inspiration de cet réflexion. Dans « Le réalisme kitsch », l'auteur analyse la vague de néo-réalisme qui emporte actuellement la philosophie, notamment sous la forme du « réalisme spéculatif » du protégé d'Alain Badiou, Quentin Meillassoux, dont on croirait, à entendre certains, qu'il aurait rénové la métaphysique à lui seul. Pourtant, à lire Engel, le réalisme spéculatif tomberait dans le même travers que les apôtres postmodernistes de la *French Theory*: le kitsch. Cet angle d'attaque, qui transmute l'esthétique en catégorie du jugement philosophique, permet de mettre astucieusement en exergue la boursofflure du verbe, le mauvais goût de la fausse nouveauté et le simulacre de la copie élevée au rang de l'original.
- 2 On ne serait pas loin de penser que l'époque philosophique, dans son entièreté, aurait viré au kitsch ; comme si l'essoufflement de la philosophie, prophétisé par Heidegger dans la fin de la métaphysique, tournait à la répétition en se donnant des airs *incongrus* de nouveauté. D'aucuns n'hésitent d'ailleurs pas à élever le kitsch en essence de la postmodernité et du néolibéralisme économique et sociétal (Arrault, 2010). Et la complexité, argumentons-nous dans le présent travail, de ne pas échapper à la règle de ce devenir-kitsch de la pensée contemporaine. Il n'est pas d'ailleurs sans ironie ni saveur que l'un des principaux tenants de la cybernétique, dont le nom figure dans la bibliographie générale des deux premiers volumes de *La méthode*, soit également l'auteur d'une *Psychologie du kitsch* au succès retentissant (Moles, 1976). L'auteur présente dans cet ouvrage le kitsch comme *une forme d'art* qui culmine avec l'essor de la société de consommation, ce qui lui permet d'entériner le passage de la culture des bibliothèques et des musées à celle des buffets bardés de bibelots et autres gadgets inutiles. Un bel exemple de naturalisme relativiste qui scie les barreaux de l'échelle des valeurs avec les dents de la fonctionnalité.

- 3 Les propos suivants englobent ce que l'on nomme la *Nouvelle Science*, ou encore la *pensée complexe*, de façon générale, et son incarnation à l'intérieur du corpus de connaissances des sciences de gestion sous la forme du *constructivisme*, en particulier. Aussi pour cette circonstance citerons-nous plus abondamment, mais sans nous y limiter toutefois, les deux amis et complices de longue date Edgar Morin et Jean-Louis Le Moigne. Notre objectif est de mettre à l'épreuve, par l'effet de profondeur et de recul que procure la catégorie du kitsch, la cohérence philosophique des systèmes étudiés en soumettant leurs éléments à l'analyse conceptuelle plutôt qu'à la déclinaison méthodologique, pas précocement et allègrement franchi dans des sciences dites de conception dont le regard obnubilé se trouve entier tendu vers l'opérationnalisation de la connaissance et l'apport de solutions pragmatiques. Pour répondre aux attentes de la société, dit-on. Ne cachons pas enfin que derrière cette porte d'entrée de la complexité se trouve le continent des sciences de gestion dont les récentes tentatives de définition les poussent vers des logiques tout aussi *cybernétiques* d'action collective (Hatchuel, 2001) et d'ingénierie organisationnelle (Le Moigne, 1990).

Approche définitoire du kitsch

- 4 Mais qu'est-ce que le kitsch ? C'est tout de même bien la moindre des choses que de débiter par cette définition, étant donnée l'importance stratégique que accordons à cette catégorie dans l'économie de notre raisonnement. Le terme apparaît à la fin du XIX^e siècle et provient probablement du verbe allemand *Kitschen*, « ramasser des déchets dans la rue », même si « les langues européennes rivalisent pour être la vraie source du kitsch » (Genin, 2010, p. 10). Il n'est toutefois pas innocent que les indices étymologiques pointent de façon privilégiée vers l'Allemagne : l'époque correspond au règne de Louis II de Bavière, célèbre pour les colossaux travaux qu'il fit entreprendre pour l'édification de ses châteaux, aujourd'hui visités par les touristes qui ne font qu'ajouter au kitsch des lieux. *Homo festivus* ne saisit pas son rôle « culturel » dans l'achèvement dramaturgique de ce théâtre du faux : il est en quelque sorte le moment catastrophique de la pièce qui fait advenir la vérité du dénouement, celle du kitsch précisément. Le cas de *Herrenchiemsee* est ici exemplaire : de son voyage en France qui date de 1867, le roi de Bavière en revient avec une admiration sans limite pour le Roi Soleil ainsi que pour le château de Versailles qu'il visita et dont il reconnut la beauté des ors, les effets de tourbillon et d'infini offerts par les miroirs ainsi que la maîtrise, toute française, d'une nature ingrate. Louis II décida de faire bâtir son propre Versailles, sur l'île de *Herrenchiemsee*, non pour y résider, mais pour célébrer la monarchie absolue du XVII^e siècle français. Cependant, la volonté de surenchérir en dépassant les proportions de l'original conduit à une dysharmonie provoquée par l'excès : en effet, les changements d'échelle ont cette caractéristique de pas conserver les propriétés, ainsi que nous l'apprit Galilée en son temps et le philosophe Olivier Rey plus récemment dans *Une question de taille*. Galerie des glaces, chambre du roi, escalier de l'ambassadeur, sont tous surfaits, marqués du sceau de l'exubérance des dimensions et de la surcharge des ors et des ornements.
- 5 On comprend alors le jugement de Hermann Broch qui, le premier à avoir introduit le kitsch en philosophie, jugeait que « sa convention originelle est l'exubérance ou, comme nous pouvons maintenant bien dire, une exubérance simulée [...] » (Broch, 2012, p. 33). Le kitsch fonctionne en premier lieu par *effet d'amplification* : « Celle-ci n'est pas qu'un simple agrandissement qui, par accroissement harmonique des proportions

respecterait une même module, mais une extrapolation, une sorte d'anamorphose qui étend hyperboliquement un seul aspect, entraînant la perte de mesure de l'ensemble », précise Genin (2010, p. 24). L'exubérance, la profusion, l'excès, la luxuriance, le débordement témoignent de l'incapacité du kitsch à faire œuvre de mesure, c'est-à-dire de jugement proportionné : il n'y en a jamais assez, et l'on peut toujours en ajouter, dans une surenchère qui ne connaît pas de limites. Le kitsch est l'empire du superlatif.

- 6 Mais cette exubérance, précisait Bloch, est simulée. Adjectif qui, loin de relever du détail, permet d'égrener un nouveau trait tout à fait essentiel du kitsch : *son caractère de copie*. Du « toc » dit-on plus prosaïquement. Comment ne pas évoquer, dans ces conditions, l'ontologie platonicienne et sa théorie de la *mimesis* ? La célèbre allégorie de la caverne permet de distinguer les trois niveaux de réalité et les modes de la connaissance qui y sont associés : L'Idée ou la Forme, dont la structure, héritage pythagoricien, est mathématique, représente la réalité invisible ; la copie, fruit de la *mimesis* supérieure, caractérise le monde sensible fidèle au lieu intelligible ; le simulacre ou le fantasme, qui danse sur la paroi de la caverne, possède le plus bas degré de réalité car il prétend s'affranchir de l'Idée : il est le fruit d'une *mimesis* inférieure. L'exemple classique est celui du lit : alors que le philosophe contemple sa forme, qui revient dans tous les lits particuliers, le menuisier en fabrique une copie sensible dans laquelle nos corps pourront s'allonger pour se reposer et trouver le sommeil, et le rhapsode nous conte l'histoire d'un lit qui n'est plus que copie de copie, simulacre. Aussi Bloch, en choisissant la simulation comme trait du kitsch, ne rapportait-il pas ce dernier à une activité de copie supérieure, mais à la production d'ombres qui, nombreuses, multiples et populeuses, s'enchevêtrent inextricablement et confusément sur l'écran de projection de la grotte. À la manière des bibelots qui peuplent anarchiquement les buffets. De ce point de vue, le kitsch est bien est un art du faux, du semblant, du *faux-semblant*.
- 7 L'imitation tombe de surcroît dans le mauvais goût quand elle use du *composite* comme d'une stratégie de valorisation de l'original qui conduit au résultat inverse de l'intention initiale. Boudon appelait cela un effet pervers. Le mélange des styles, la bigarrure des matériaux, l'amas des gadgets brisent l'unité de style qui caractérise l'œuvre d'art authentique. En lieu et place de la simplicité, la profusion et la confusion des objets qui s'entassent pour provoquer un effet par leur nombre, et non pas pour leurs vertus. L'éclectisme et l'hétérogénéité font du kitsch l'homologue de la postmodernité qui, libérant le désir l'individu des valeurs, promeut les mosaïques et les juxtapositions les plus insolites comme légitimes. « C'est mon choix ! » annonce l'homme postmoderne sûr de son jugement.
- 8 Ce dont témoigne le caractère mimétique du kitsch est ainsi bien cette défiance époquale vis-à-vis de toute origine qui garantirait une authenticité. Le kitsch est à l'art ce que la différence derridienne est à la philosophie : *un éternel report de l'origine* qui témoigne de la profonde crise d'identité postmoderne. Platon l'avait déjà anticipé et justifiait de la sorte son légendaire combat contre les sophistes : le régime des simulacres, sous lequel vivent les prisonniers au fond de la caverne, règne sur le royaume des illusions détachées de leur provenance originelle, c'est-à-dire du lieu intelligible des Idées, et peut-être même du Souverain Bien. Il n'est d'ailleurs qu'à observer les succès du « marketing de la nostalgie », l'engouement pour le *vintage*, l'idéologie du recyclage, l'obsession du ré-emploi pour saisir à quel point nous nous défions du neuf et de l'authentique qui sont à eux-mêmes leur propre origine.

- 9 Reste enfin à déceler l'intention du kitsch : au service de quelle finalité sont mises l'exubérance et la simulation ? De *l'ostentation*. Tout ce clinquant pour montrer, faire voir, rechercher l'effet et l'impression. C'est là ce qui trahit la psychologie de l'homme kitsch : il est un parvenu qui voudrait « faire comme », « se hisser à la hauteur de ... » ; mais comme le bourgeois échoue pathétiquement à imiter l'aristocrate – ce n'est pas un des moindres mérites de la *Comédie Humaine* de Balzac que de mettre en scène cette risible esthétique de l'effet –, le kitsch, précisément parce qu'il recherche l'impact, le tape-à-l'œil, et « veut en mettre plein la vue », ne parvient jamais à la hauteur de l'original. En fin de compte, le résultat est dès le départ trahi par l'intention si bien que le prestige recherché se renverse en la révélation de la médiocrité du projet. À titre d'exemple, Las Vegas, avec ses casinos, ses hôtels, ses destructions et ses recreations permanentes, avec l'accumulation de décors sans queue ni tête, incarne l'exubérance du kitsch, son caractère simulateur avec les ridicules répliques de Tour Eiffel et de pyramides égyptiennes, et n'attire qu'une foule de touristes à la recherche de l'expérience de l'effet de surface.
- 10 Nous voici à présent assez armés pour étayer notre thèse principale : la pensée complexe est le Las Vegas du paysage intellectuel contemporain. Les dimensions du kitsch précédemment relevées nous servent à présent d'opérateurs conceptuels et stratégiques.

Synthèse : Les dimensions du kitsch

- *Amplification* : exubérance, abondance, surenchère.
- *Simulation* : réplique, trivialité, mélange, crise de l'origine.
- *Ostentation* : recherche de l'effet, étalage.

Les procédés d'amplification de la complexité

- 11 Il semblerait que le jeûne du « principe de moindre action », que Jean-Louis Le Moigne (1990, p. 96) présente comme une caractéristique du positivisme à la recherche de l'optimum unique, ne conduise pas le constructivisme vers le « principe d'action intelligente » (1990, p. 113) que l'auteur appelle de ses vœux, mais plutôt, paradoxalement, à une *boulimie* de mots, d'idées et de références qui ne forment pas une symphonie, mais une collection disparate ou une mosaïque qui rappelle plutôt la structure effilée de la rhapsodie.
- 12 On notera en premier lieu que l'amplification prend la forme de *l'envolée lyrique*, d'un certain romantisme à l'eau de rose qui peut assez vite tourner à un spiritualisme mièvre. Cela n'est en fin de compte guère étonnant si l'on se souvient, avec Bloch (2012,

p. 28), que « le kitsch n'a pu naître que du romantisme et précisément du romantisme ». Ainsi Jean-Louis Le Moigne se propose-t-il de narrer, sur un ton enjoué, « la longue et belle histoire du système spiralé des sciences » alors qu'Edgar Morin (2012), grandiloquent, n'hésite pas à vouloir tracer « une Voie pour l'avenir de l'humanité ». On reconnaîtra ici le procédé littéraire de l'*hyperbole* qui consiste à mettre en relief une notion ou un fait par une exagération délibérée. Jean Jacob (2011, p. 47) note quant à lui l'*emphase* de la plume morinienne et donne moult exemples dont les suivants que nous reproduisons : « nous sommes enfants du soleil, et pour le dire comme Paule Salomon, nous sommes un peu, parfois, enfants-soleils ! » (Morin, 1977, p. 176) ; « en sorte que l'amour puisse devenir le principe gravitationnel de l'hypercomplexité » (Morin, 1980, p. 445) ; « vivre pour vivre signifie vivre poétiquement » (2014, p. 269) ; etc. Un entrain et une passion similaires, un même ton enjoué habitent Le Moigne : « Alors se reformera la spirale de la connaissance, reliant sans fin Pragmatiké et Epistémé, sans jamais plus les séparer en « deux cultures ». La restauration du statut épistémique des sciences de l'ingénierie, ou de l'*ingenium*, tenues pour aussi fondamentales que les sciences d'analyse, ne rend-elle pas possible ce réenchantement ? » (J.-L. Le Moigne, 2001, p. 209).

- 13 La redondance, le pléonasme et la répétition constituent les outils suivants au service de l'amplification. Le ton est d'ailleurs donné dès le titre des différents volumes de *La méthode* qui, chacun, joue du redoublement d'un mot : « nature », « vie », « connaissance », etc. D'où, soit dit en passant, la légitimité de s'interroger ici sur la méthode de *La méthode*. Se fait ici jour l'une des caractéristiques que Moles (1976, pp. 60-66) attribuait au kitsch : l'*inadéquation*, en d'autres termes le décalage entre l'intention et l'état de fait. Dans le cas présent, le projet annoncé de la réflexivité et de l'itérativité ancré dans la légèreté de la circulation de la communication entre la première et la seconde occasion du mot, s'inverse en son contraire, la lourdeur et la pesanteur du pléonasme. Cette inélégance rompt avec l'enchantement recherché, et produit des effets pervers d'*anamorphose*, c'est-à-dire de travestissement et de déformation des images utilisées qui perdent leur singularité et leur identité dans la profusion du texte.
- 14 Il existe encore un dernier procédé d'amplification, celui de l'*accumulation*, geste kitsch par excellence. Le tome 2 de *La Méthode* se révèle ici un excellent exemple : plaçant à juste titre l'organisation au cœur du volume, Morin enrichit le concept de préfixes (« éco- » dans le chapitre 1, « auto- » dans le chapitre 2, « anthropo- » et « socio- » dans le chapitre 4, etc.) au fur et à mesure de sa progression « argumentative », le rendant finalement de plus en plus obscur jusqu'à l'acmé final de la définition incompréhensible : « Le paradigme de l'auto-(géo-phéno-égo)-éco-re-organisation (computationnelle / informationnelle / communicationnelle) permet d'intégrer les processus physico-chimiques de la machinerie vivante, tout en exprimant la qualité et la complexité propres à leur organisation » (Morin, 1980, p. 351). Ne peut-on pas dire cela plus simplement en restant fidèle au sens visé, celui de l'organisation telle qu'elle fut thématifiée par les différentes générations de la cybernétique sous la forme de la boucle de rétroaction, plutôt que de le noyer sous une pléthore de préfixes et d'adjectifs ? Nous ne sachions pas que Wiener, Atlan et Thom, pour ne citer qu'eux, s'exprimassent de la sorte. Jean-Louis Le Moigne n'est pas non plus avare quand il s'agit de dispenser les références ! Ainsi le constructivisme peut-il revendiquer l'héritage de Protagoras, Gorgias, Aristote, Pyrrhon, Guillaume d'Ockham, Leonard de Vinci, Montaigne, Pascal, Vico, Kant, Valéry, Dilthey, Bogdanov, James, Dewey, Bachelard,

Wiener, Bateson, von Foerster, et j'en passe, qui s'accumulent comme autant de bibelots sur le buffet de l'entrée du palais constructiviste, récoltés au gré des voyages et des excursions touristiques dans l'histoire des idées (Le Moigne, 1999, pp. 36-65). Si l'ambition d'exposer les fondements et la généalogie du constructivisme est pleinement légitime, il est à craindre, encore une fois, que cet amoncellement ne nuise au projet : tous ces procédés d'amplification conduisent alors à considérer la complexité sous l'angle du *simili* (une telle juxtaposition d'auteurs *sonne faux*), ou de la simulation.

Un simili-complexe

- 15 On reconnaît donc le kitsch, explique Moles (1976, pp. 60-66) par le procédé d'accumulation qui permet de la rapprocher du maniérisme voire du rococo. Or ces courants artistiques, plus particulièrement le second, associent volontiers au *tape-à-l'œil* la technique du *trompe-l'œil* qui consiste à donner l'illusion du mouvement et du relief alors même que le tableau est fixe et plane. Ce sont donc pleinement des arts d'imitation, voulant faire passer la copie pour l'original, et même de simulation car ils procurent la sensation de ce qui n'existe pas.
- 16 De même que pour l'art, la surabondance qui caractérise la complexité la conduit à occuper le statut de copie plus que de production originale. On peut d'ailleurs observer en situation la dégradation qui caractérise le passage de l'Idée à sa copie car Jean-Louis Le Moigne (1990, p. 111) procède ainsi explicitement en empruntant une phrase de Valéry. Nous reproduisons tout d'abord la note de bas de page n°5 : « On a reconnu la définition de « La Méthode » proposée par Valéry dans *Tel Quel* : "Ensemble d'opérations extériorisables qui, mieux que l'esprit peuvent faire le travail de l'esprit" ». Ce qui devient dans la reformulation qu'en propose Le Moigne dans le corps du texte : « Il reste que les méthodes de raisonnements faisant mieux que l'esprit le travail de l'esprit, [...] ». Plusieurs éléments sont ici à mettre en relief afin de faire ressortir l'enjeu :
- La référence donnée par Le Moigne est fautive, puisque la citation en question ne se trouve pas dans *Tel Quel*, mais dans *Variété* (Valéry, 1957, p. 800). On remarquera de surcroît, en lisant le paragraphe suivant, que la citation n'est pas exacte.
 - Par ailleurs, la citation est tronquée, nous la reproduisons ici dans son ensemble : « Chercher une méthode, c'est chercher un système d'opérations extériorisables qui fasse mieux que l'esprit le travail de l'esprit, et ceci se rapproche de ce qu'on peut obtenir ou concevoir qu'on pourrait obtenir par des mécanismes ». La seconde partie de la citation est importante car elle permet de comprendre que Valéry est en train de prononcer un discours, au nom de l'Académie dans le cadre d'un congrès international de philosophie, en l'honneur du troisième centenaire du *Discours de la Méthode*. On comprend l'embarras de Le Moigne qui rend Descartes coupable de réductionnisme épistémologique.
 - Plus encore, l'on peut observer qu'il n'est pas de majuscule à « Méthode » ainsi que Le Moigne l'écrit dans la note de bas de page. Il s'agit bien d'« une méthode », ce qui ouvre la voie à un certain pluralisme épistémologique et méthodologique. Le Moigne procède donc à l'essentialisation d'un concept, alors même qu'il lutte sans répit contre la définition de « l'hypothèse ontologique » du réel.
 - Mais, remontant dans le texte de Valéry, au sein du même paragraphe, l'on voit bien apparaître la « Méthode ». Effectivement, « l'intention de diminuer l'effort de chaque fois, et de substituer un traitement uniforme à l'obligation d'inventer une solution pour chaque problème, est fondamentale chez Descartes : elle est l'essence de la Méthode ».

- 17 Que conclure de mise en abîme ? Disons-le avec Valéry, dans *Tel Quel* cette fois-ci : « Ce qui distingue un billet faux d'un billet vrai, ne dépend que du faussaire » (Valéry, 1960, p. 530). Dans le cas présent, Le Moigne joue la carte de l'opportunisme pour récupérer de Valéry son autorité spirituelle tout en trahissant son intention par une opération de décontextualisation. Le résultat est *divinement comique* : Le Moigne se sert, pour définir le constructivisme, d'une citation que Valéry emploie à l'endroit de Descartes, dont pourtant l'auteur nous assure qu'il l'un des ennemis jurés du constructivisme. Tel est pris qui croyait prendre ! Nous renvoyons le lecteur à une publication de son serviteur pour l'analyse générale de la stratégie argumentative de Le Moigne : d'autres exemples de détournement sont tout aussi saisissants avec Protagoras, Dilthey, Husserl, etc. (Rappin, 2015).
- 18 Ce qui rend encore *perplexe* devant le *complexe*, ce qui procure ce sentiment du toc et de la camelote, c'est que la copie trahit l'original car elle est agglutinée à d'autres auteurs, idées ou théories qui lui sont étrangers. Le caractère composite des références rend soupçonneux quant à l'originalité de l'œuvre. Qui trop embrasse mal étirent, dit la sagesse populaire. Le méli-mélo caractérise l'œuvre d'Edgar Morin qui agglomère ensemble les théories scientifiques issues de la révolution scientifique à une spiritualité animiste (*Terre-Patrie*, succès de librairie de 1993) et orientalisante (*La Voie*). Ce *synchrétisme* n'est pas neuf, et est même caractéristique du Nouvel Âge né sur les côtes de la Californie ; le fondateur d'Esalen, Murphy, décrit son projet de façon très claire au début des années 1960 : « Aujourd'hui Esalen veut créer l'équivalent moderne de l'homme de la Renaissance, en mélangeant sans préjugés des techniques chinoises du V^e siècle aux acquis de la cybernétique » (cité dans Vernet, 1992, p.48). L'on pense alors irrésistiblement à Capra (2004) qui retrouve dans les lois de la physique l'enseignement de la mystique asiatique, tout aussi spontanément à James Lovelock (2010) qui divinise la Terre dans sa fameuse hypothèse Gaïa, et inévitablement au Révérend Père Teilhard de Chardin (2007) qui décrit l'émergence spirituelle de la noosphère dans les dernières avancées scientifiques. Ce *patchwork* qui unit maladroitement la science contemporaine à une mystique de l'immanence, chamanisme, animisme ou taoïsme, met à mal la rationalité scientifique, comme si toute raison était condamnable en soi. Pourtant, pour ne prendre que deux exemples, l'on n'observe rien de tel chez Stéphane Lupasco et René Thom du côté des sciences physiques et des mathématiques, ni chez Henri Atlan, Jacques Monod et François Jacob du côté de la biologie. *Il y aurait donc, après une cybernétique de second ordre (second order cybernetics), une cybernétique de seconde main (second hand cybernetics) qui bricole une complexité comme certains arpentent les braderies et les marchés de l'occasion pour construire artificiellement la décoration kitsch de leur intérieur.*

La logique ostentatoire de la complexité

- 19 Quelle peut être la raison d'être de cette course à l'armement conceptuel et spirituel, de ce profond élan vers une accumulation illimitée des références et des mots ? Une quête de *reconnaissance* semble soutenir ce mouvement. Elle s'explicite dans des termes hargneux, parfois même violents, chez Le Moigne ; ce dernier remarque tout d'abord que « G. Bachelard, P. Valéry, J. Piaget, E. Morin, pour ne citer que quelques œuvres dont le rayonnement est incontesté, sont une fois encore ignorés ; et, plus gravement, les principaux concepts qu'ils ont dégagés pour la systémique contemporaine sont

également méconnus » (Le Moigne, 1994, p.140). Plus encore, le constructivisme n'a pas d'existence officielle : « En revanche, toutes les disciplines scientifiques que l'on tient aujourd'hui pour nouvelles, en ceci qu'elles n'ont pas encore droit de cité au sein des institutions académiques [...] » (1994, p.53). Dans un second temps, l'auteur accuse le positivisme de tyrannie avec des termes de philosophie politique plutôt confus : le constructivisme souffre en réalité de « la domination culturelle et politique » du positivisme, de sa « dictature intellectuelle », de la « tyrannie » qu'il exerce (J.-L. Le Moigne, 1994, p.31). « L'impérialisme positiviste » (1994, p.29, p.32) doit cesser afin que l'alternative puisse enfin se constituer en tant que telle. Pourquoi, en effet, poursuivre un « acharnement thérapeutique sur un patient en état de coma dépassé » (1994, p. 107) ?

- 20 On conçoit alors que cette quête d'existence et de légitimité déclenche une stratégie kitsch d'accumulation et d'imitation ; mais cette dernière mène à un culte du *nouveau* qui vire au *messianisme*. Pour afficher et montrer, il faut œuvre de « nouveau ». Valéry (1960, p. 478) prévenait pourtant que « le nouveau est un de ces poisons excitants qui finissent par être plus nécessaires que toute nourriture ; dont il faut, une fois qu'ils sont maîtres de nous, toujours augmenter la dose et la rendre mortelle à peine de mort ».
- 21 C'est tout d'abord une entreprise de *réécriture de l'histoire* de la pensée à laquelle se livrent les auteurs de la complexité. Du côté d'Edgar Morin, *L'aventure de la méthode* a pour finalité de rendre compte de la nature et du fonctionnement de l'univers dans sa totalité, de ses structures physiques et chimiques à l'éthique des comportements humains en passant par la biologie, la sociologie, l'anthropologie, etc. Chez Le Moigne, cela prend l'aspect d'une réécriture de l'histoire de la philosophie qui oppose les tenants du paradigme naturaliste-réaliste-positiviste aux thuriféraires du constructivisme : cette histoire débute dès l'Antiquité, chez les Sophistes, pour se poursuivre jusqu'à l'époque contemporaine. De telles perspectives, vertigineuses par le spectre qu'elles se proposent de couvrir, laissent douter de la précision de leurs développements et ouvrent la porte – du fait même de l'exercice – à la *caricature philosophique*. Toutefois, elles parviennent à créer un fort effet sur le lecteur qui croit se trouver face à un esprit encyclopédique, digne des humanistes de la Renaissance, qui lui livrerait la clef de lecture de l'univers ou de l'histoire de la pensée ; cette impression désarme d'ailleurs son esprit critique si bien qu'il ne lui reste plus qu'à s'en remettre à l'autorité de l'auteur et le croire sur parole : car qui irait vérifier une référence de Paul Valéry qui se trouve en note de bas de page en dehors de votre serviteur ?
- 22 Ce qui caractérise la nouveauté dans la complexité, c'est le passage brusque et hâtif de l'épistémologie à l'ontologie : « Les auteurs de la *Nouvelle Science*¹ franchissent même un pas de plus, proprement ontologique – sinon religieux : ils soutiennent la thèse d'une réconciliation de l'homme avec la nature grâce à la science contemporaine. Il n'y a pas à chercher ailleurs que dans celle-ci le contenu et la forme de la réconciliation qui se prépare : le contenu, c'est l'"univers fragmenté, riche de diversités qualitatives et de surprises différentielles" que découvrent la physique et la biologie contemporaines ; le véhicule formel n'est autre que l'ensemble des langages scientifiques devenant "écoute poétique" de la nature », écrit ainsi le philosophe Janicaud (1985, p. 221). Ce religieux s'affiche sans complexe chez Morin qui, en guise de science avec conscience, édicte « les commandements de la complexité » (1990, p. 304 *sq*) qui valent comme de nouvelles Tables de la Loi pour la *rédemption* du monde à venir. Quant à Le Moigne, il lutte avec acharnement pour l'émancipation des sciences de l'étouffante tutelle du

positivisme ; quand le constructivisme aura triomphé, « alors se reformera la spirale de la connaissance, reliant sans fin Pragmatiké et Epistémé, sans jamais plus les séparer en « deux cultures ». La restauration du statut épistémique des sciences de l'ingénierie, ou de l'*ingenium*, tenues pour aussi fondamentales que les sciences d'analyse, ne rend-elle pas possible ce réenchâtement ? » (2001, p.209).

- 23 Tous n'auraient-ils pas oublié que la modernité scientifique et philosophique s'ouvrit, avant Descartes et le *Discours de la méthode*, avec Bacon et le *Novum Organum* ? Le « neuf » est en effet une catégorie centrale des Temps Modernes, que l'on connaît d'ailleurs également sous l'expression de « Temps Nouveaux » : de ce point de vue, la nouvelle science (« *scienza nuova* », écrit Morin (2005, p. 66) en écho à ... Vico) reste étrangement fidèle au projet initial duquel elle ne se sépare que superficiellement. Ici encore, le kitsch propose une copie qui s'affiche et cherche l'effet mais relègue l'original dans les oubliettes de l'histoire.

Conclusion : de la rationalité en pays complexe

- 24 « La forme réfute le fond » écrivions-nous avec Paul Valéry (1960, p. 616) en guise d'ouverture. On en saisit à présent mieux le sens. La catégorie esthétique du kitsch nous a permis de décrypter la logique formelle des écrits sur la complexité, tout en en pointant les conséquences sur le fond. La surabondance, l'imitation, le caractère hétéroclite ont pour vocation un effet d'affichage qui culmine avec une prétention messianique aussi sincère que ridicule.
- 25 Un tel pari sur la forme, reflétant peut-être l'influence du marketing dans nos sociétés, est lourd de conséquences car il se paie d'une fracture et d'un divorce entre l'intention affichée – mettre en exergue une révolution scientifique – et l'effet obtenu – l'imposture de la boursouflure. À titre d'exemple, comment peut-on critiquer l'idéologie optimisatrice du positivisme (Le Moigne, 1990, pp. 96-97) et écrire quelques pages plus loin vouloir lui substituer, avec Simon, « l'architecture d'un fonctionnalisme pur et optimisateur » (1990, p. 114) ? Quel sens donner à un « saut hypercomplexifiant radical d'une organisation chimique à une auto-éco-réorganisation dotée d'une dimension cognitive (computationnelle-informationnelle-communicationnelle), capable de s'autoréorganiser, s'autoréparer, s'autoreproduire [...] » (Kern et Morin, 2010, p. 57) ?
- 26 Le kitsch conduit à flouter et à brouiller la frontière entre les concepts alors même que le travail de la raison consiste, par un travail de distinction, à les clarifier. Janicaud emprunte plusieurs exemples au premier volume de la méthode. Morin y décrit en effet les tourbillons de Bénard comme les signes d'un univers qui « constitue son ordre et son organisation dans la turbulence, l'instabilité, la déviance, l'improbabilité » (1977, p. 42). En croyant aligner quatre noms synonymes, Morin procède à des glissements successifs de sens jusqu'à faire passer le désordre pour une hypostase : « Chez Morin, c'est quasiment le Désordre en soi qui fait naître l'Ordre », conclut ainsi Janicaud (1985, p. 222).
- 27 Ce qui se joue donc dans le complexe kitsch, c'est le *chevauchement inarticulé de la science et de l'éthique voire de la religion*, et très certainement la soumission de la première aux secondes par le truchement d'une esthétique formelle de l'exubérance. En 1984, le mathématicien René Thom, dans *Le Monde*, rappelait ainsi sèchement Edgar Morin à l'ordre en pointant le saut du *sein* au *sollen* qui court sous sa plume : « Je pense qu'il y a

la science et qu'il y a l'éthique, et ce n'est pas la même chose. La science a pour but la constitution d'un savoir en principe universel et irréversiblement acquis. Ça, c'est le but. D'autre part, il y a les problèmes d'éthique, qui sont de savoir ce que nous devons faire » (cité dans Jacob, 2011, p. 154). Entre *sein* et *sollen*, entre être et devoir-être, ne faut-il pas choisir le moindre des mots ainsi que Valéry nous y exhorte ?

« Entre deux mots, il faut choisir le moindre.
(Mais que le philosophe entende aussi ce conseil.) »
(Valéry, 1960, p. 555)

BIBLIOGRAPHY

- Arrault V. (2010), *L'empire du kitsch*, Paris, Klincksieck, « esthétique ».
- Broch H. (2012), *Quelques remarques à partir du kitch*, Paris, Éditions Allia.
- Capra Fritjof (2004), *Le Tao de la physique*, Paris, Éditions Sand.
- Engel P. (2015), « Le réalisme kitch », *Zinsel*, <http://zinsel.hypotheses.org/2103>.
- Genin C. (2010), *Kitch dans l'âme*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, « matière étrangère ».
- Hatchuel A. (2001), « Quel horizon pour les sciences de gestion ? Vers une théorie de l'action collective ? » dans David A., Hatchuel A. et Laufer R. (2001), *Les nouvelles fondations des sciences de gestion*, Paris, Vuibert, « FNEGE » (seconde édition : 2008).
- Jacob J. (2011), *Edgar Morin. La fabrique d'une pensée et ses réseaux influents*, Villeurbanne, Éditions Golias.
- Janicaud D. (1985), *La puissance du rationnel*, Paris, Éditions Gallimard, « Bibliothèque des idées ».
- Kern A. B. et Morin E. (2010), *Terre-Patrie*, Paris, Éditions du Seuil, « Points essais ».
- Le Moigne J.-L. (1990), « Épistémologies constructivistes et sciences de l'organisation » dans Martinet A.-C., *Épistémologie et sciences de gestion*, Paris, Economica, « Gestion », pp. 81-140.
- Le Moigne J.-L. (1994), *Le constructivisme. Tome 1 : des fondements*, Paris, ESF Éditeur, « Communication et complexité ».
- Le Moigne J.-L. (1999), *Les épistémologies constructivistes*, Paris, Presses Universitaires de France, « Que sais-je ? ».
- Le Moigne J.-L. (2001), « Pourquoi je suis un constructiviste non repentant », *Revue du MAUSS*, n°17, pp. 197-223.
- Lovelock J. (2010), *La Terre est un être vivant : l'hypothèse Gaïa*, Paris, Flammarion, « Champs sciences ».
- Moles A. (1976), *Psychologie du kitsch. L'art du bonheur*, Paris, Éditions Denoël / Gonthier, « médiations ».
- Morin E. (1977), *La méthode. 1 : La Nature de la Nature*, Paris, Éditions du Seuil, « Essais ».
- Morin E. (1980), *La méthode. 2 : La Vie de la Vie*, Paris, Éditions du Seuil, « Essais ».

- Morin E. (1990), *Science avec conscience*, Éditions du Seuil, « Points Sciences ».
- Morin E. (2005), *Introduction à la pensée complexe*, Paris, Éditions du Seuil, « Points ».
- Morin E. (2012), *La Voie. Pour l'avenir de l'humanité*, Paris, Librairie Arthème Fayard, « Pluriel ».
- Morin E. (2014), *La méthode. 5 : L'humanité de l'humanité*, Paris, Éditions du Seuil, « Essais ».
- Prigogine I. et Stengers I. (1986), *La nouvelle alliance. Métamorphoses de la science*, Paris, Éditions Gallimard, « folio essais ».
- Rappin B. (2015), « La fabrique du constructivisme. Exploration commentée et critique de l'œuvre de Jean-Louis Le Moigne », *La Revue des Sciences de Gestion*, n°272.
- Teilhard de Chardin P. (2007), *Le phénomène humain*, Paris, Éditions du Seuil, « Points sagesses ».
- Valéry P. (1957), *Variété*, dans *Œuvres*, Tome I, Paris, Éditions Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- Valéry P. (1960), *Tel quel*, dans *Œuvres*, Tome II, Paris, Éditions Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- Vernet J. (1992), *Le New Age*, Paris, Presses Universitaires de France, « Que sais-je ? ».

NOTES

1. Prigogine et Stengers (1986).

ABSTRACTS

The author uses the aesthetic category of « kitsch » in order to exhibit the writing style of authors belonging to the wave of complexity, especially Edgar Morin and Jean-Louis Le Moigne. This statement turns into analyse as we take the consequences on philosophical content of these conceptual systems into account.

L'auteur se propose d'utiliser la catégorie esthétique du kitsch pour rendre compte du style d'écriture des auteurs rattachés à la complexité, en l'occurrence Edgar Morin et Jean-Louis Le Moigne. Le constat se prolonge en analyse quand il s'agit d'en envisager les répercussions sur la teneur philosophique des systèmes conceptuels proposés.

AUTHOR

BAPTISTE RAPPIN

Maître de Conférences à l'Université de Lorraine (IAE de Metz) et chercheur au CERFIGE (EA 3942), il est l'auteur de plusieurs ouvrages aux Éditions Ovadia (Nice) : en 2014, *Au fondement du Management. Théologie de l'Organisation, Volume 1* ; en 2015 : *Heidegger et la question du Management. Cybernétique, information et organisation à l'époque de la planétarisation* ; en 2016 : *La rame à l'épaule*.

Essai sur la pensée cosmique de Jean-François Mattéi ; en 2017 : Au régal du Management. Le banquet des simulacres. Baptiste Rappin est également rédacteur en chef de la Revue Internationale de Psychosociologie et de Gestion des Comportements Organisationnels (RIPCO).